

Le tour de la cage

Entretien avec Éric Baratay

Propos recueillis
par Cécile Galicher

Azimuts | Vous écrivez dans l'introduction de *Zoos*¹ que les parcs zoologiques sont encore très fréquentés mais qu'on n'y trouve plus d'informations, ni non plus le meilleur aperçu des animaux. Pourquoi aller encore au zoo aujourd'hui ? Est-ce seulement pour le spectacle ?

Éric Baratay | Les zoos n'ont jamais été des lieux d'information, information qui au reste n'intéresse pas vraiment le public. Les directions de zoos refusent d'avouer que ce ne sont que des entreprises de spectacle, par peur qu'on leur reproche d'emprisonner les animaux au seul motif du divertissement. Cette forme de la culpabilité occidentale n'existait pas au XIX^e siècle. Il faut désormais trouver des raisons « justes » (ou supposées telles) à la détention des animaux. Pendant longtemps on a fait croire qu'on y étudiait le comportement des animaux, ce qui n'était pas le cas en réalité. Puis, on a fait valoir les missions pédagogiques du zoo (principalement à destination des enfants). Aujourd'hui, on utilise l'argument de la reproduction en captivité — en vue de relâcher les animaux dans leurs milieux d'origine ; en réalité, le procédé ne marche que pour quelques espèces très peu nombreuses au regard du grand nombre d'espèces

menacées. Mais la véritable « justification » des zoos est le spectacle, et on l'assume de moins en moins.

AZ | Vous notez que les zoos et jardins engagent des questions politiques. Par exemple, en 1792, les jacobins ont investi la Ménagerie royale, symbole du pouvoir. Dans le même sens, vous expliquez² qu'à la même période, le naturaliste Lacépède a proposé une nouvelle organisation des jardins zoologiques où les herbivores paisibles, symboles du citoyen laborieux, étaient mis en exergue au détriment des bêtes féroces représentant la cruauté. Le zoo est-il toujours un espace politique aujourd'hui ?

ÉB | Jusqu'aux années 1920-1930, ce genre de distinction a été un moyen de légitimer la domination sociale, dans le sens où la bourgeoisie dirigeante des grandes villes créait des zoos, installait des parcs, planifiait l'urbanisme des grandes villes, et développait l'hygiène. La faune exotique, qui venait essentiellement d'Afrique ou d'Asie était un moyen de démontrer notre domination par rapport à ces continents-là, conquis au XIX^e siècle pendant la colonisation. Au moment de la décolonisation, on a finalement annoncé vouloir respecter cette nature et la préserver plutôt que la

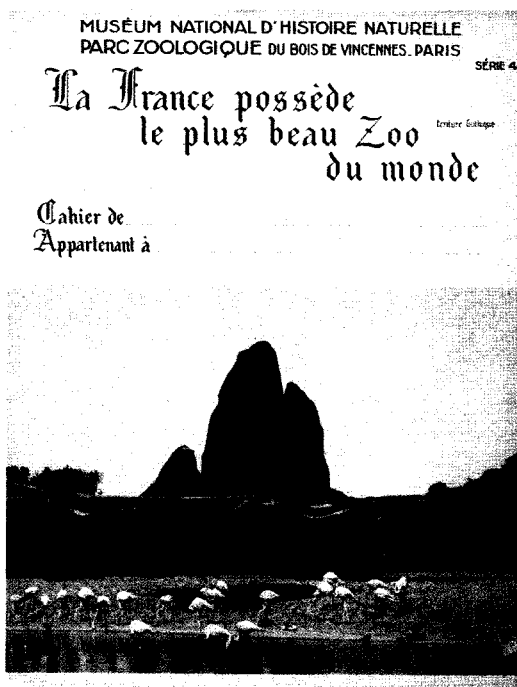
soumettre. La culpabilité de l'occident vis-à-vis de la colonisation et du gaspillage des ressources se retrouve dans la manière d'envisager le zoo.

AZ | On voit de moins en moins vivre les animaux en ville. On les voit aussi de moins en moins y mourir puisque, comme les abattoirs, les zoos ont été déplacés en périphérie. Selon-vous, de quoi ce changement est-il l'expression ?

ÉB | Ce n'est pas qu'il y a moins d'animaux en ville ; mais ce ne sont plus les mêmes. Jusqu'au XIX^e siècle, on trouvait des animaux de ferme dans les villes. De nos jours, on voit plutôt des chiens et des chats, mais ils ne sont pas présents de la même manière que les animaux de ferme. On voit également arriver une faune sauvage³ (des sangliers, des chevreuils, des renards, etc.). Ce renouvellement des espèces questionne notre regard sur la nature et le sauvage en général. Au XIX^e siècle, la population n'aurait pas accepté que ces animaux pénètrent dans les villes. Or on s'aperçoit qu'aujourd'hui, les municipalités organisent la présence de ces animaux dans la ville. On ne peut pas vraiment parler d'une demande expresse de la part des populations, mais il y a une volonté de vivre ensemble.

Le cas des zoos est un peu particulier. On les a installés en périphérie des villes début XIX^e et milieu XIX^e siècle, obéissant par là à la logique de

transformation urbaine (l'« hausmanisation »). Il y avait une volonté d'aérer les villes, d'apporter de la végétation, et c'est pour cela qu'au XIX^e siècle, la plupart de ces zoos ont été créés dans des parcs. Dans les années 1960-1970, on a pu voir un déplacement avec la création des parcs zoologiques qui ont besoin de beaucoup plus d'espace, non disponible dans les villes. Cette mutation correspondait à cette idée que ces nouveaux zoos étaient conçus pour pénétrer sur le territoire des animaux. De là l'idée de se déplacer en campagne et de se retrouver dans la nature.



Enclos des éléphants,
Zoo de Copenhague
Architecture Foster
& Partners, 2002–2008
Photo Lina Ahnoff

Les barreaux sont
intégrés au décor qui
se poursuit au-delà de
cette limite, afin de
minorer les signes de

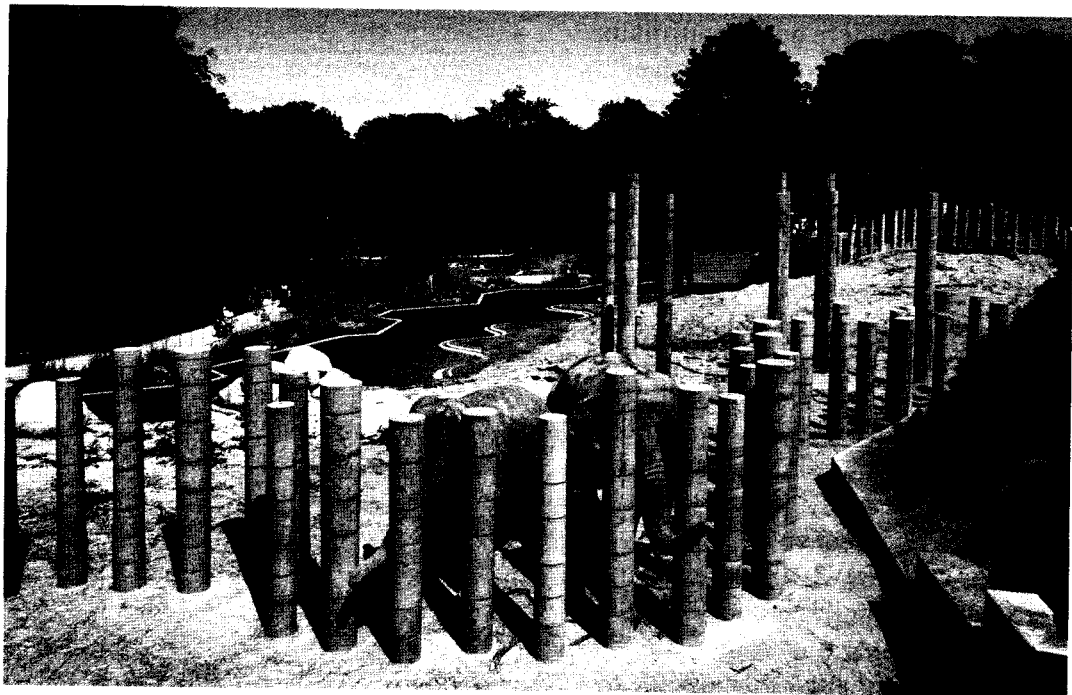
captivité. L'espacement
des poteaux permet aux
gardiens et soignants
de s'échapper s'ils se
sentent menacés.

AZ | Pénétrer sur le territoire de l'animal, venir à la rencontre du monde sauvage, tel est donc le principe de ces nouveaux parcs... Pourtant, vous montrerez aussi par ailleurs que le public refuse de voir des proies vivantes données aux carnivores⁴. Selon vous, dans quelle mesure les visiteurs de ces espaces sont-ils conscients d'être face à une image matériellement et symboliquement construite de la nature et de l'animalité ?

ÉB | Il n'y a jamais eu d'enquête sur cette question-là, pas même en sociologie. Pendant le siècle précédent, aller voir des dévorations — par exemple des

serpents mangeant des rats ou des lapins — constituait une véritable attraction. Aujourd'hui, le public préfère voir une image plus policée de la réalité. Naturellement, les visiteurs en sont conscients. Les directeurs de zoos privés savent parfaitement eux-aussi qu'une mise en scène ne dure que quinze à vingt ans, durée après laquelle renaît invariablement le sentiment de réclusion chez les visiteurs.

Lors de l'ouverture du zoo de Vincennes en 1934, la surprise est venue du fait qu'il n'y avait plus ni barreaux ni cages, ce qui donnait l'impression



de voir les animaux comme s'ils étaient « chez eux ». Quelques décennies plus tard, le public ne voit plus les choses du même œil et s'aperçoit que ce qu'il croyait être la nature n'était en fait que des rochers en béton. Les zoos sont des théâtres. On est donc là dans l'artifice le plus total et le public — à force d'habitude — finit toujours par en prendre conscience. C'est tout le problème du XX^e siècle jusqu'à nos jours, qui présente des contradictions très profondes. Le public veut bien aller voir les animaux dans les zoos (des animaux prisonniers) mais il veut les voir comme s'ils étaient en liberté. Cette contradiction n'existait pas au XIX^e siècle, où l'on venait voir des animaux en cage, sans que cela ne choque personne. La cage du zoo symbolisait la mainmise de l'occident sur les autres continents comme sur la nature qui s'y trouvait.

AZ | Les nouveaux zoos comme celui qui est actuellement en projet à St Petersburg [p. 98] expriment eux aussi le paradoxe dont vous parlez. Le zoo de St Petersburg est présenté comme une sorte d'éden pour les animaux, où ils évolueront dans un milieu proche de leur environnement d'origine ; cependant, l'architecture générale du lieu est typique des grands parcs de divertissement qu'on connaît.

ÉB | Ici en effet, ce qui crée l'illusion est que l'on entre dans un spectacle total. On est dans la lignée de Vincennes, à ceci près que la logique de l'artifice est poussée encore plus loin. On veut donner au visiteur l'impression qu'en passant la porte, il pénètre dans un autre

monde. Les animaux, les plantes mais aussi l'humidité, la chaleur, la lumière, participent à l'ambiance.

AZ | Le modèle du jardin zoologique est-il propre à la culture occidentale et à sa manière de concevoir l'animal comme un objet. Existe-t-il sous d'autres formes ? Comment donne-t-on à voir les animaux dans les autres cultures ?

ÉB | Il n'y a pas véritablement de diversité en la matière. C'est d'ailleurs un point très étonnant. Prenons le cas des zoos africains, dont on pourrait croire qu'ils présentent des espèces animales européennes ou américaines. En fait, on y donne à voir des espèces africaines comme les lions ou les éléphants. Pas de loup ni de sanglier. Ce cas est caricatural, même s'il faut savoir que les populations qui vivent dans les grandes villes africaines voyagent peu et n'ont — elles non plus — probablement jamais vu un lion ni un éléphant en liberté. Le modèle occidental a été importé clé en main dans quasiment tous les continents. Il y a bien quelques menues différences entre les modèles américain et européen : aux États-Unis, les zoos sont très grands ; on est vraiment dans le système du zoo inversé où le spectateur se déplace dans des couloirs et où les animaux sont « chez eux », en liberté. Mais cette différence est simplement due au fait qu'il y a plus d'espace disponible. Il s'agit donc davantage d'une différence de degré que de nature. Les contrastes étaient en revanche mieux marqués dans l'Antiquité

**Projet de zoo, Primorskiy,
St Petersburg**
Architecture Beckmann
N°Thépe & TN Plus

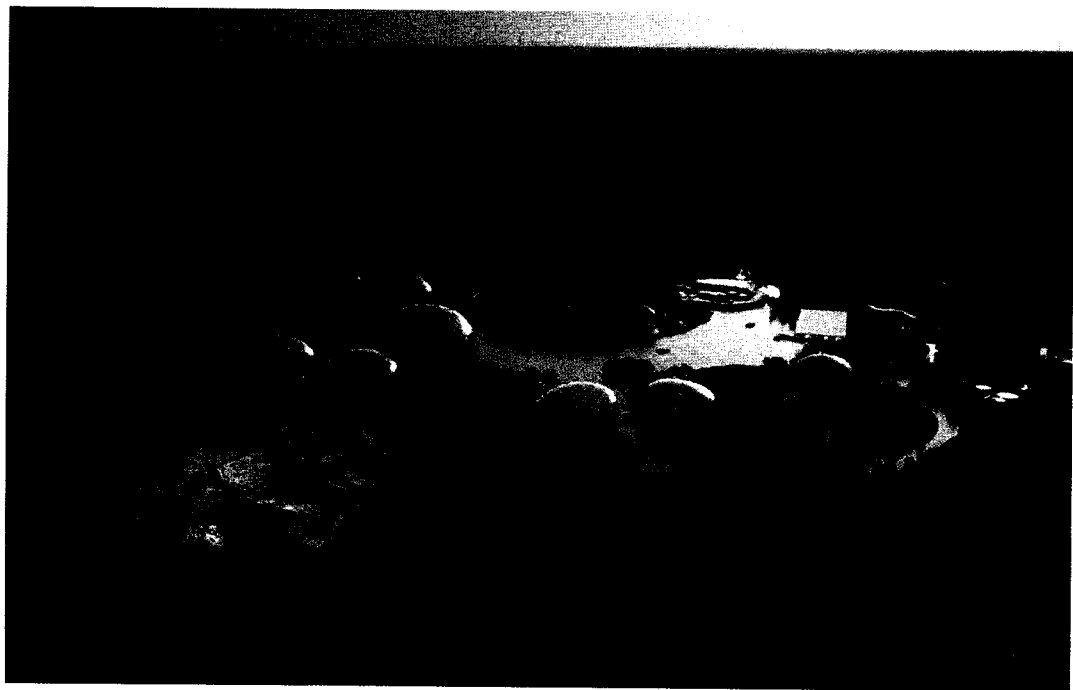
Déplacé en dehors de la
zone urbaine, le parc sera
composé de plusieurs îles
représentant les cinq

continents afin de créer
une reconstitution
symbolique de la Pangée.

entre les ménageries chinoises et les
ménageries incas par exemple, où le but
était de présenter des animaux rares,
des curiosités.

AZ | On qualifie souvent de « sauvages »
et « d'exotiques » les animaux présentés
dans les zoos. En réalité ils sont souvent
semi-domestiqués et certains n'existent
plus dans leur milieu d'origine. C'est par
exemple le cas du cheval de Przewalski
qui souffre de consanguinité à cause
de la captivité et qui a peu de rapport
avec ses ancêtres⁵. Qu'est-ce finalement
qu'un animal de zoo ? N'est-ce pas seule-
ment celui dont on est curieux ?

ÉB | C'est un animal qui n'existe pas
chez nous, qu'on ne peut pas aller voir
dans une ferme. Pendant longtemps,
on allait chercher ces animaux dans
leur milieu naturel, ce qui a entraîné
un énorme gaspillage. Entre ceux que
l'on doit tuer pour prendre leur petit,
ceux qui meurent dans le voyage, ceux
qui ne s'adaptent pas à l'arrivée au
zoo, la mortalité est énorme. On s'est
rendu compte au milieu du XX^e siècle
que les zoos ont contribué à une forte
réduction de la population de certaines
espèces animales. Depuis quelques
décennies, la capture de ces animaux
est interdite. On en fait donc l'élevage.



Mais les responsables de zoos ont fini par se rendre compte de ce que la reproduction d'un petit nombre d'individus, même à l'échelle de la planète, entraîne des problèmes de consanguinité. Aujourd'hui, ils s'échangent les animaux et s'obligent à des contrôles pour limiter au maximum les dérives génétiques, sans pouvoir toujours les éviter. À terme, ces populations élevées en captivité vont dériver par rapport aux populations d'origine ; il ne s'agira plus ni d'animaux sauvages, ni non plus d'animaux domestiqués. On est en train d'inventer un nouveau type d'animaux.

AZ | La dernière question concerne le territoire disciplinaire que vous avez investi. Parce qu'elle suppose une forme de subjectivité animale, l'idée d'une histoire des animaux et d'un point « de vue animal » semble s'opposer à la tradition philosophique et historiographique occidentale. Selon vous, ce pan inédit de l'histoire peut-il renouveler notre manière d'envisager l'histoire culturelle, l'histoire de l'art, l'histoire de l'économie ou leurs relations réciproques ?

ÉB | Dire que prendre le point de vue animal va contre la tradition historiographique revient à s'accrocher à une définition de l'histoire qui est elle-même une construction.

Certains de mes collègues historiens m'ont parfois objecté que l'histoire est la science de l'homme dans le temps, définition surtout développée entre les années 1920 et les années 1950, où certains historiens ont voulu faire de l'histoire une science humaine à part entière en la rapprochant de l'ethnologie, de la linguistique ou de la sociologie. Mais un siècle plus tôt, ce n'était pas du tout la même définition de l'histoire. C'est donc qu'on a fait bouger les lignes de la discipline et à mon avis, il faudra continuer...

Quoi qu'il en soit, je crois que contrairement à ce qu'on veut bien nous dire, le problème principal n'est pas de nature épistémologique. En réalité, je crois que les historiens, les économistes ou les sociologues (...en tout cas ceux de ma génération) sont souvent des littéraires de formation et qu'ils qui n'ont pas beaucoup le « goût » pour les sciences de la nature. Or adopter le point de vue animal permettrait de mieux comprendre les relations entre l'homme et l'animal, ainsi que leur adaptation réciproque, et de dépasser enfin la critique habituelle touchant l'animal — celle de la « projection anthropomorphique », de la « sensiblerie » ou de l'« animal objet ».

1. *Zoos, histoire des jardins zoologiques en occident*, Ibid., p. 272.

2. Paul Bacot et al. « Le Zoo : un lieu politique (XVI-XIX^e siècle) » in *L'animal en politique*, (Ed.) 2003 pp.15-36.

3. Cf. p. 30 l'article « 9-Eyes » (NdÉ).

4. *Ibid.*, p. 272.

5. Les chevaux de Przewalski sont originaires de Mongolie et n'ont jamais été domestiqués. Longtemps capturés pour être présentés dans les zoos, ils n'existent plus à l'état sauvage.